

parlerons seulement de *la fin* qu'on doit se proposer dans une éducation qui veut former un homme complet, et procurer le plein développement de ses facultés.

Cette éducation renferme essentiellement deux choses bien distinctes, éclairer l'intelligence et former le cœur. Le christianisme, source unique de toute véritable lumière, nous apprend que cet enfant que l'on veut élever est formé à l'image de Dieu, et l'éducation doit rétablir cette image dans sa perfection. Or Dieu, est lumière et charité : en lui, la lumière ne nuit point à la charité, ni la charité à la lumière : ainsi la religion veut que l'homme soit éclairé par la lumière de l'intelligence et que son cœur soit agrandi et dilaté par tout ce qu'il y a de pur, de noble, de généreux dans les ardeurs de la charité. Vous voyez dès l'abord que l'éducation est une chose si grande que pour l'accomplir il faut s'élever jusqu'à Dieu, cet éternel foyer de lumière et d'amour : Là, et là seulement, vous avez le vrai point de vue de l'éducation ; du sein des splendeurs divines, l'œil peut voir et admirer la grandeur et la sublimité de cette œuvre et apercevoir aisément le but où elle tend. Ce qu'elle se propose en premier lieu est donc d'éclairer et de développer l'intelligence.

La fin de l'éducation complète n'est donc pas d'enseigner telle ou telle langue en particulier, telle ou telle science, tel ou tel art ; elle veut, avant tout et par-dessus tout, développer et fortifier l'intelligence de cet enfant, et tout ce qu'elle lui fait étudier tend principalement à ce but, comme des rayons vers leur centre. Mais qu'on ne s'y trompe point, l'éducation ne peut obtenir ce but que par degrés. Non, ce développement ne peut jamais se faire tout d'un coup ; et en dépit de notre impatience, en dépit de l'esprit du siècle, où l'on voudrait faire tout marcher à la vapeur, où les hommes impatientes paraissent comme des voyageurs haletants qui se pressent d'arriver vite à leur terme, il faudra toujours, malgré tout, suivre la double loi qui régit notre nature physique et morale. De même que le corps grandit peu à peu, et qu'il serait absurde d'employer des moyens artificiels pour hâter son développement, ainsi il faut que notre intelligence se développe insensiblement et par degrés.

Qu'on ne vienne donc pas nous dire pourquoi tant de belles et longues années à gémir sur des études sèches et ingrates ; une pareille question montrerait qu'on n'a jamais sérieusement réfléchi sur la marche lente et graduelle de la haute Education intellectuelle.

Oui, sans doute, elles sont belles les années de la jeunesse ; mais n'oubliez pas que ce sont des années de développement et de progrès ; et où surtout si vous voulez avoir une œuvre parfaite, il faut de la patience et du temps ; prenez donc garde ; ne précipitez rien ; cet enfant, ce jeune homme, que vous confiez à des maîtres habiles, laissez-le grandir et se développer sous l'action lente et persévérante de ces longues études ; c'est par ce travail continu, par ces efforts souvent répétés et successifs, c'est par ces 8 ans, 10 ans d'études, qu'il contracte des habitudes généreuses, et qu'enfin à force de temps et de travail son esprit se trouve parvenu à ce degré de développement intellectuel et moral, où l'enfant devenu homme est capable des plus hautes fonctions de la société. C'est ce qui faisait dire à un homme qui a longtemps approfondi la grande question de l'enseignement, M. Lauretie : "J'aime les méthodes lentes et laborieuses ; je laisse aller l'enfant selon la loi naturelle du développement, ne pensant pas

que l'homme s'improvise avant le temps, et que la perfection humaine doive jamais faire disparaître la loi simple et merveilleuse de la progression des âges.... Méfiez-vous d'un homme fait avant l'âge ; croyez à la lenteur des études." Fort de cette autorité, le Rév. Messire Nercam s'est écrié : croyez-moi, messieurs, ces paroles graves sont d'un homme qui entend le métier, et sont très-propres à faire sentir la haute importance de ces longues études classiques que l'on fait dans les bons collèges et qui développent progressivement les *premières intelligences* d'une nation destinée à devenir plus tard sa gloire et sa force.

Le Lecteur après avoir si bien démontré la première fin de l'éducation qui est d'éclairer l'intelligence, a passé au second et principal objet, qui est la formation du cœur. C'est ici surtout, a-t-il dit, le triomphe de la religion : hors de son sein vous ne trouverez jamais que des éducations profondément incomplètes sous ce rapport. Sachons-le bien ; un Corps savant pourra sans doute donner l'instruction ; mais pour qu'il puisse former le cœur, il faut nécessairement la religion. Voilà pourquoi, comme on l'a remarqué, cette révolution *athée* qui, après la proscription des anciennes corporations enseignantes, renversa les vingt-deux universités de l'ancienne France avec les nombreux collèges dont elles étaient le centre, ne sut rien édifier sur leurs ruines ; elle eut beau faire fonctionner les hommes les plus actifs et les plus intelligents ; tous leurs projets, leurs rapports, leurs discours, leurs décrets n'ont abouti qu'à une épouvantable confusion.

Ces hardis penseurs, si puissants quand il s'agissait de détruire, ou même d'organiser des forces matérielles, échouèrent devant ce problème si simple en apparence : élever un enfant, former une âme. Eux-mêmes sentaient leur impuissance, et l'avouaient avec franchise : faux et menteurs sur tout le reste, ici il furent obligés d'être vrais :

"Il y a 4 ans, disait l'un d'eux, que les législateurs tourmentent leur génie pour fonder une *Education nationale* : qu'ont-ils établi ? Rien encore : aucun établissement n'a remplacé les anciens collèges."

Enfin, tous les hommes sensés, lassés de ces plans avortés d'Education sans base religieuse, et effrayés de l'avenir qui se préparait, s'écrièrent unanimement que la Religion était l'unique moyen d'élever les enfants, et tous les Conseils des Départements présentèrent au Conseil Législatif leurs vœux en ces termes :

"Il est temps que les théories se taisent devant les faits ; point d'Education sans Religion : les enfants sont livrés à l'oisiveté, au vagabondage le plus alarmant ; ils sont sans idée de la divinité, sans notion du juste et de l'injuste ; de là un peuple féroce et des mœurs barbares ; avec une pareille éducation on ne peut s'empêcher de frémir sur le sort qui attend les générations présentes et futures."

Non, non, jamais d'éducation vraie sans religion ; voulez-vous vous en convaincre par vous mêmes ? Entrez avec moi dans un collège ou une école où on ne tient pas compte de cette majesté suprême qui gouverne tout ; supposez un instituteur philosophe qui dédaigne de faire descendre parmi ces jeunes gens indisciplinés la royauté suprême de celui qui calme les tempêtes, qu'y voyons-nous ? Une indocilité tumultueuse, qui va quelquefois jusqu'à une espèce de rage tantôt bruyante, tantôt concentrée. Ce pauvre instituteur sent que cette puissance lui man-